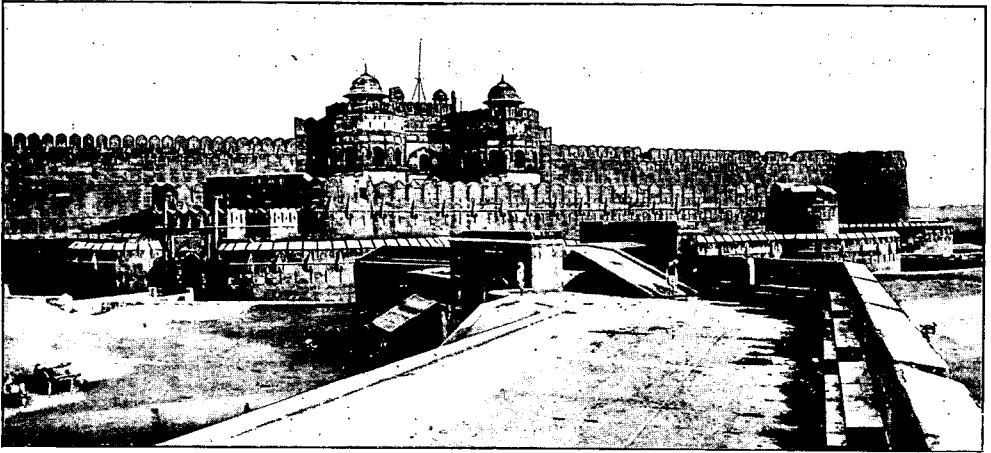




L'ISLAM MONUMENTAL DANS L'INDE DU NORD

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE¹)

Les lois obscures qui régissent les destinées des races semblent avoir conduit de Tamerlan à Akbar un même vœu puissant de domination, moins énergique à mesure qu'il se faisait plus lucide, brutal appétit de conquête épanoui en sagesse organisatrice, sagesse qui n'était pourtant qu'une étape vers la mort. Car la volonté de vivre, si énergiquement rebondissante à chaque génération de la dynastie des Timourides, à partir d'Akbar le Grand semble fléchir. Jehangir et Shah Jehan furent moins des volontaires que des contemplatifs et des voluptueux. Le trésor assemblé par l'effort des aïeux voulait être savouré, les possibilités de jouissances amoncelées — tribut de deux siècles de chevauchées et de carnages — demandaient à fleurir. Dans Aurengzeb reparaît, coloré de fanatisme, l'atavique instinct batailleur. Mais cette fois c'est contre le destin ; les temps héroïques sont révolus : après le fils de Shah Jehan, la forte lignée s'esquive en fantômes. L'humanité pouvait pleurer un rêve de perfection et de bonheur de plus. Quoique aguerrie à de tels deuils, elle dut garder à celui-ci de belles larmes, et, si elle a vu périr d'aussi purs espoirs, aucun ne parut à son heure plus magnifique et plus généreux.

1. V. *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e pér., t. XXV, p. 277, et t. XXVI, p. 123.

Ni Jehangir, ni Aurengzeb n'édifièrent beaucoup de monuments. Celui-ci, au gré de continuelles campagnes, se reprit à vivre en nomade, en une ville de toile et d'étendards, un camp colossal auprès duquel ceux de ses ancêtres, dans les plaines tartares, eussent paru des bivouacs de bergers.

Vient Jehangir, dont le règne semble un intermède pastoral. Abandonnant les capitales, il se prit d'amour pour la vallée de Kashmir. La poésie persane a épuisé ses images à louer ce lieu délicieux entre ceux du monde, de même que les Arabes prodiguèrent à Damas tout le luxe du lyrisme oriental. Soit qu'on descende du Thibet ou du plateau central d'Asie, stériles et inhospitaliers, soit qu'on vienne par les passes peu sûres de l'Himalaya des plaines brûlantes de l'Inde, c'est un enchantement que ce bassin de verdure, aux lacs fleuris, aux sources vives, qu'enferment des cimes de neige dont quelques-unes s'élèvent à huit mille mètres dans le ciel.

D'un lac à l'autre, le long des rivières lentes, entre des arbres géants dont les branches frôlent les toits des maisons flottantes, des îlots de sable aux cultures en fleur avec un héron rêvant sur une patte à la pointe, tandis qu'autour de soi tourne comme une roue le cercle de monts étincelants qui ferme la riche vallée, ou bien sous les tentes plantées au gré du caprice et de l'heure, au bord d'un torrent, à la lisière d'une forêt de cèdres, au fond d'un sillon d'avalanche comblé de fleurs et bruissant d'ailes, d'où vous suivrez pendant des heures la fumée des nomades parmi les bouleaux ou les virages majestueux d'un aigle à mille mètres au-dessus de vous sur le fond sublimé d'un glacier d'argent, il est doux de vivre en ce pays entre le printemps favorable aux iris et l'automne heureux en lotus. Car ces deux floraisons marquent les tournants de l'année pour les habitants du Kashmir. L'une ouvre les beaux calices déchiquetés blancs, soufre ou violets partout dans la campagne et de préférence autour des pierres basses des cimetières musulmans. L'autre sème de grandes fleurs roses au pistil d'or en forme de chapiteau, digne piédestal des dieux pensifs ou enivrés qu'y asseoient les légendes, les eaux claires des trois lacs et leurs jardins flottants.

Vie de langueur et de paresse, que rien n'entrave que tout retient. Sensualité de l'eau mouvante, des parfums sans nombre, de l'air si pur que les lignes des choses semblent s'y transfigurer comme en un magique éther dispensateur d'une beauté propre et d'un enchantement inconnu.

Or, l'empereur Jehangir et la belle Nourmahal, son impératrice, se prirent pour l'Heureuse Vallée d'une tendresse plus longue que la vie, si bien que le monarque mourant demandait à être transporté au bord de la grande source de Vernag. Là, le Jhelum, que les compagnons d'Alexandre appelèrent Hydaspes, s'élève du fond de la terre, d'un beau rythme abondant, onde magnifique, puissamment et amplement gonflée par l'effort mystérieux qu'adorèrent les premières terreurs et les premières grâces des hommes.

En quinze jours de marche, avec des tentes, et en suivant les routes familières aux Grands Mogols, on se rend de l'Inde dans la haute vallée du Jhelum. J'eus par faveur spéciale le droit d'emprunter le col du Banihal, voie privée du Maharajah de Kashmir. L'accès ordinaire de la vallée est aujourd'hui par Murree d'où un service de voitures à relais met les voyageurs du Punjab à Srinagar en trois jours. Les Mogols mettaient trois mois.

Une ville de toile, cent mille cavaliers, cinquante mille fantassins, autant de fonctionnaires, d'esclaves ou d'eunuques, tout le train des reines, des princesses et des favorites, leur faisaient escorte. Les éléphants flairaient la neige des passes. La nuit, devant le pavillon de pourpre du maître, un fanal géant signalait le vouloir souverain qui mouvait cette masse tumultueuse, l'âme de la horde. On allait à petites journées. Il y avait deux camps, de manière que l'un fût toujours dressé à l'arrivée du cortège. En route, on chassait le sanglier, le tigre, le lion même, qu'on trouvait alors en Hindoustan, au moyen de filets, d'armées de rabatteurs ou d'un âne enivré d'opium qui servait d'appât.

Tels du moins Bernier nous montre les déplacements de Shah Jehan. Ceux de Jehangir semblent avoir eu un caractère plus simple et plus bucolique. Après les campagnes torréfiées d'Agra ou de Delhi, c'était un désir animal d'herbes vertes où dormir, d'eaux bouillonnantes à écouter, d'horizons de neiges à regarder bleuir, paresseusement étendu sur le gazon frais, à travers des branches de pommiers en fleurs. Au bord des lacs ou des fontaines, on élevait un *serai* de bois ouvragé, parfois sur le courant même visible à travers les miradors des parois et les fentes des planchers, sans appareil, sous un toit de gazon, propre à bercer des loisirs d'idylle au bruit, entre tous délicieux pour les oreilles d'Orient, de l'eau murmurante. Tels on retrouve encore Vernag et Atchibal.

Les jardins du Nishat Bag et de Shalimar appartiennent à une époque postérieure, plus voluptueuse, moins exclusivement agreste.

Ils étagent leurs terrasses sous les puissants ombrages des platanes mogols au bord du Dal, le lac de Srinagar, nappe tiède, limpide, à fonds d'herbe, aux vastes radeaux de jonc chargés de végétation, — les célèbres jardins flottants, — coupés de chaussées basses de gazon et de saules, avec de vieux ponts fantasques, des troupes d'oiseaux d'eau, des lotus roses où perchent des martins-pêcheurs ; le tout cerné d'admirables montagnes.

Sur les dernières pentes de celles-ci, gravissant en plate-formes superposées le mont doucement incliné qui leur verse par chutes successives la masse de ses eaux, les jardins de plaisance des Padischahs révèlent tout un aspect de l'âme pensive, sensuelle et pastorale de l'Islam. A l'autre bout de son empire, sous la corne occidentale du Croissant, un autre jardin, celui de l'Alhambra, garde la renommée d'un des lieux les plus séduisants de la terre. Haltes du Croyant, palais ou tombes, asiles de la Volupté ou de la Mort, bornes fleuries posées par le sort ironique à la volonté de l'homme commè à la gloire du Dieu.

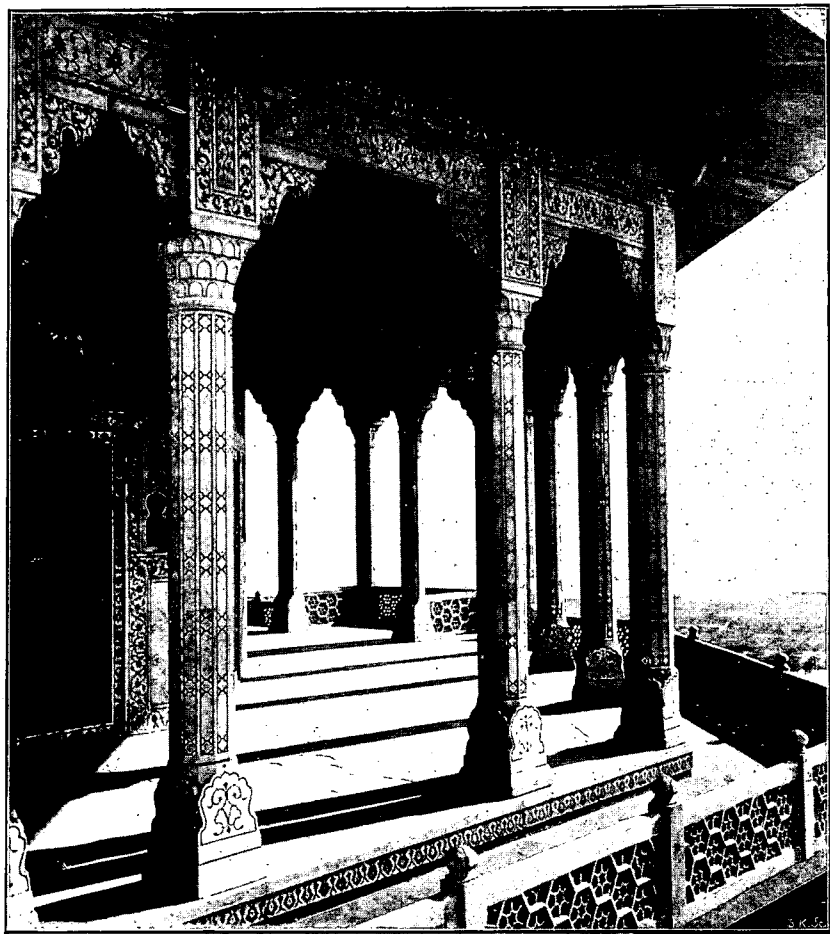
Le jardin à la persane, avec son goût d'ordonnance symétrique, ses canaux rectangulaires, ses massifs bordés de pierre taillée, donnerait à croire que le majestueux formalisme d'un Le Nôtre fut une réminiscence aryenne. Le caractère architectural de leur disposition nous excusera de parler si longuement de ces parcs ruinés, où la pensée, en outre, surprend peut-être le plus intime, le plus secret de l'âme musulmane. Plénitudes d'absolu demandées aux frissons extrêmes de la chair, graves langueurs héroïques où de la force sommeille, énergies latentes noyées de passion et de fatalité, sens profond et simple à la fois de la vie brève et vaine, — puissamment et avidement étreinte, malgré tout, dans les transports d'une angoisse enivrée, — on y conçoit un peu de tout cela.

Je n'oublierai plus un souper que nous offrit le frère du Maharajah de Kashmir aux jardins de Shalimar. Comme sur la porte d'un autre Shalimar, à Lahore, le plus typique peut-être de ces jardins impériaux et qui mire de si merveilleuses faïences dans des canaux mélancoliques, on pourrait graver à l'entrée l'inscription persane que je traduis dans la vieille forme des *Rubaiyat* de Sadi :

Ce clos est votre miroir,
Lampes de l'aube et du soir ;
Si la tulipe est tachée,
C'est de dépit à le voir.

La table était mise sous un kiosque à colonnes de marbre noir, au

centre d'un bassin carré. Sur trois faces du carré tombaient trois cascades, dont la nappe de cristal agile laissait transparaître des lampes placées en arrière, dans des niches. La quatrième face ouvrait la perspective d'un long canal bordé de lumières, avec une file de jets d'eau comme axe, dont les derniers se perdaient vers le



PAVILLON DES BEGUMS DANS LE FORT D'AGRA

lac dans des lointains lunaires. Quatre rangs de fontaines jaillissantes, dans le bassin même, dressaient comme une forêt de lances d'argent autour du kiosque aux marbres diamantés. Partout la rumeur, la fraîcheur efficace de l'eau divine, la gloire de l'eau consolatrice, la fête et l'apothéose de l'eau. Du vin de Shiraz dans les cruches niellées, des melons de Kabul, un livre de chansons et le « doux visage de lune » du *saki* (échanson), — svelte cyprès parmi

les nudités de jasmin des sultanes, — il n'en fallait pas davantage en un pareil décor à ces grands et candides artistes de la volupté.

Toute lointaine et close qu'elle demeure, cette âme de l'Islam, je doute que nous l'ayons jamais sentie plus proche que ce soir-là, parmi les fontaines et les belles-de-nuit du jardin de Shalimar, tandis que la pleine lune d'août, par-dessus les neiges des frontières thibétaines, versait à flots sa lumière pure aux plus belles vallées de l'univers.

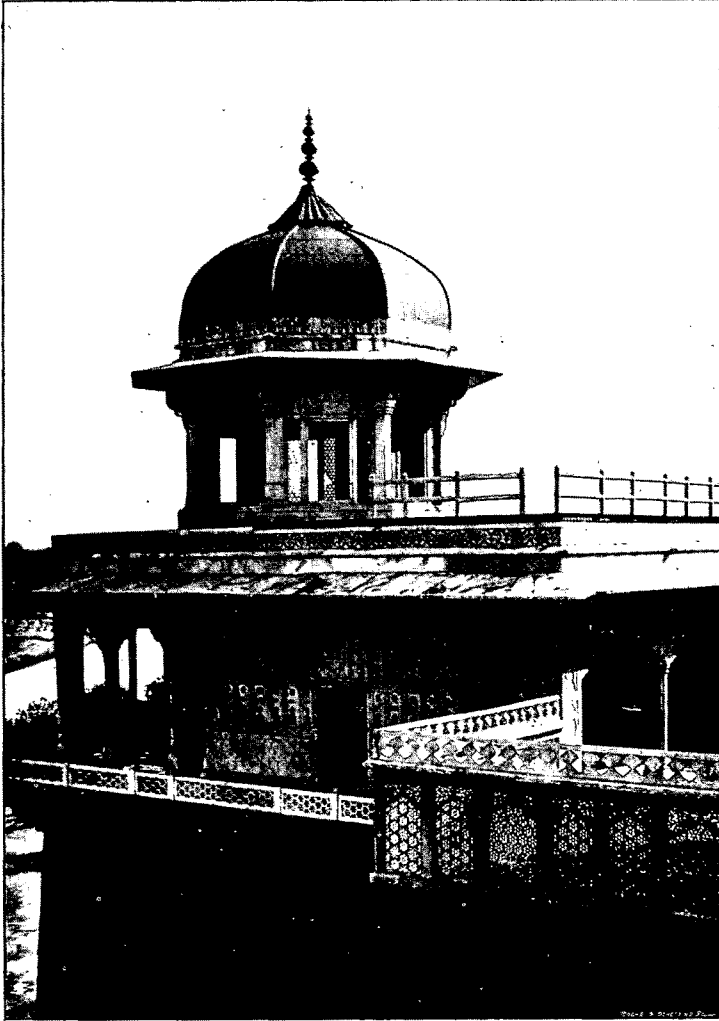
* * *

Il nous reste à parler des monuments de Shah Jehan. Les résidences impériales d'Agra et de Delhi, le Taj-Mahal, suffisent à prouver le goût passionné pour les fastueuses réalisations architecturales qui s'ajoutait chez ce prince, selon ses historiographes, à celui des pierres précieuses, des combats d'animaux et des femmes.

On n'a pas établi avec certitude les dates de construction du palais d'Agra, ni ce qu'on y peut attribuer exactement à Akbar ou Jehangir. La part de Shah Jehan reste indubitablement la plus considérable. Seuls le Palais Rouge et l'enceinte paraissent antérieurs à son règne. Le Palais Rouge garde, dans son délabrement, des ciselures égales aux merveilles de Futtehpore-Sikri et manifeste les mêmes tendances au style hindou. Il nous apprendrait peu de choses nouvelles. Mais l'enceinte du fort d'Agra, de même que celle du palais de Delhi, offre un magnifique décor militaire. Les hautes murailles, revêtues du grès rouge qui fournit les matériaux de Futtehpore-Sikri, dressent leurs larges créneaux en forme de mitre à soixante-dix pieds au-dessus du sol. Des fossés de trente pieds de large sur trente-cinq de profondeur s'encombrent de poternes, de barbicanes, de défenses qui haussent les unes par-dessus les autres devant les contre-escarpes lignes sur lignes de créneaux et d'embrasures. Entre des tours octogones, aux pans rehaussés de pierre blanche, couronnées chacune d'un dôme et que relie des galeries de clochetons, s'ouvrent les portes derrière leurs hermes et leurs ponts. A Delhi, la porte de Lahore commande une vaste nef, un passage voûté, bordé de retraits et de boutiques, formant bazar, et au bout duquel fleurissaient les esplanades, les jardins et les marbres impériaux, dans un recul où s'exaltaient l'imagination et le désir.

Au point de vue défensif, ces nobles citadelles, inspirées sans

doute par l'architecture de notre moyen âge, — il ne manquait pas d'aventuriers européens pour fondre des canons ou maçonner des tours au compte des Grands Mogols, — ne comptent guère et ne



PAVILLON DU JASMIN DANS LE FORT D'AGRA

fournirent pas aux canons anglais, en 1857, la résistance des remparts de boue d'une Bhurtpore, par exemple, où les boulets de lord Lake s'enfonçaient en troublant à peine les crocodiles du fossé. Mais je ne crois pas que nulle forteresse offre cet aspect de faste chevaleresque, de noblesse fière, atteignant aisément au majestueux sans passer par le farouche, ni ne campe avec plus de grâce et d'un air

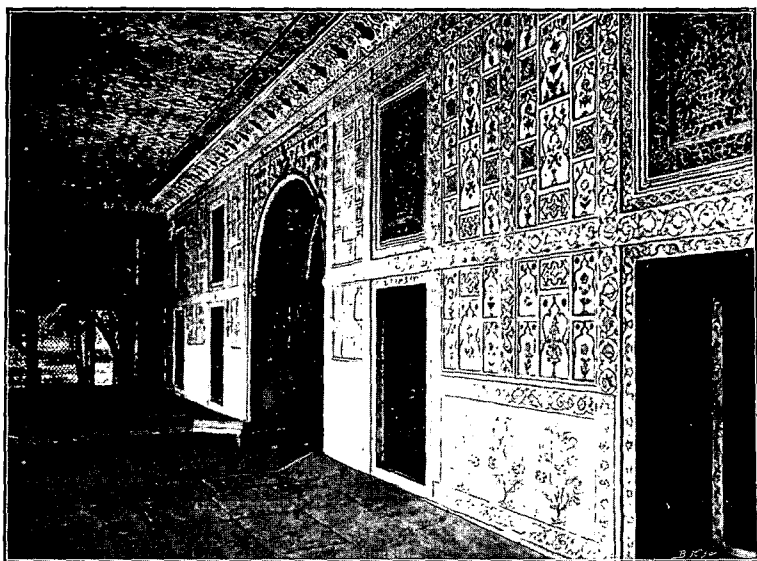
de défi plus magnanime, ses bastions rouges aux cimiers de colonnettes et de dômes blancs.

Des deux palais proprement dits d'Agra et de Delhi, le premier, selon la remarque si juste de Fergusson, montre un goût plus châtié, mais le second, conçu d'ensemble, eût présenté un document aussi complet sur Shah Jehan que Futtehpore-Sikri sur Akbar. Il n'en reste, du second surtout, que des fragments épars. Faut-il aborder le chapitre des dévastations anglaises? On y hésite; les meilleures dispositions d'impartialité tournent en amertume; l'inexpiable crie des ruines et du sol. D'un ensemble de monuments qui couvrirait deux fois la superficie de l'Escorial (le palais occupait dans le fort un parallélogramme d'un kilomètre de long sur cinq cent mètres de large), il ne subsiste que des débris. C'est un Anglais, Fergusson, qui a prononcé le plus éloquent réquisitoire contre le vandalisme des destructeurs, exercé au hasard, *sans excuse stratégique* (Fergusson, auteur de travaux sur la défense des places, parle à bon escient) et sans qu'un seul plan ait été conservé. On a beau s'efforcer à se souvenir qu'il s'agissait de militaires ivres des souffrances de l'insurrection et d'un triomphe douteux, que ces choses se perpétrèrent aux jours les plus déshérités de cette « Ère Victorienne » où la laideur et le mauvais goût régnaient du haut de tous les trônes; on a beau se rappeler que tous les conquérants se valent, et que le Rêve, en somme, n'a pas encore trouvé d'idiome où nommer l'Action : « ma sœur »; malgré tout, je crois qu'il était réservé à l'Angleterre de couronner par un forfait suprême la série des attentats à la beauté. L'Anglais cependant garde en matière de goût cet admirable sens de la discipline qui a fait la grandeur de sa race : certains monuments, désormais classés, sont voués à l'admiration bourgeoise (les artistes la leur ont fait payer parfois, et sans doute à tort); tels le Taj ou le Diwan-i-Khas de Delhi. L'Anglais sait du reste la concilier, cette discipline intelligente, avec une certaine impudeur esthétique, dont les exemples se pressent sous ma plume. N'y eut-il pas une nuance de coquetterie à envoyer, comme vice-roi aux Indes, un descendant de ce lord Elgin pour lequel la Grèce antique eut élargi le pilori d'Érostrate?

D'autre part, une étude successive et détaillée des deux résidences de Shah Jehan risquerait d'être fastidieuse. Nous en parlerons donc simultanément, en nous réservant d'isoler certains vestiges plus éloquents ou plus significatifs.

Il faut s'empresse de dire que la description, de même que la

reproduction par la gravure ou la photographie, sont parfaitement inadéquates à rendre l'impression directement subie. On peut constater le même phénomène, d'ailleurs, pour le Parthénon comme pour l'Alhambra. Cependant ce « faix de l'incommunicable », dont parla Quincey, pèse moins lourdement quand il s'agit d'un temple grec ou chrétien. Un élément impondérable qui fait étrangère cette beauté, sans doute émouvante à nos cœurs pour des raisons différentes de celles qui l'inspirèrent et la firent aimer à ses créateurs,



SAMAN-BURJ (PALAIS DE DELHI)

reste irréductible et fuit à travers le lâche tissu des mots, la trame infidèle des lignes.

L'un et l'autre palais comportent un Diwan-i-Am pour les audiences publiques, la pompe des réceptions officielles ; un Diwan-i-Khas pour les réceptions privées où le plaisir et la magnificence ne comptaient plus avec les exigences de la représentation, et où le luxe se donnait ses fêtes à lui-même ; les appartements privés de l'empereur ; enfin, derrière tout le reste, contre le rempart qu'il couronne de pierre ciselée, caressée des brises les plus fraîches et mirée à vingt mètres plus bas dans les eaux de la Jumna, le *zenana* des princesses. Il faut compter encore les mosquées, les oratoires, les hammams, dont le rôle est important, les esplanades pour les défilés, les cours à lice de pierre où luttaient les éléphants, les terrasses, les

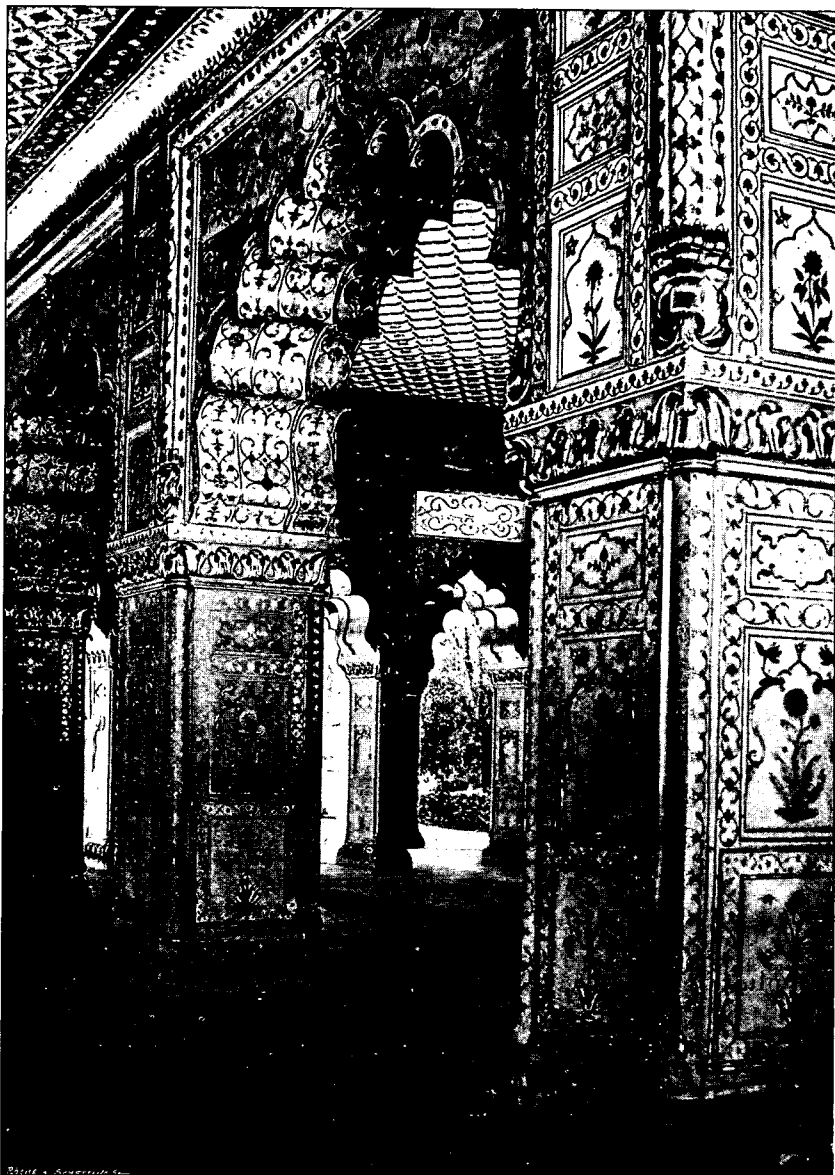
jardins nombreux, les larges puits à galeries en spirale intérieure qu'on ne trouve nulle part ailleurs que dans l'Inde, et où pendant les grandes chaleurs se réfugiaient le prince et les favorites.

Un plan indigène nous a conservé l'ordonnance du palais de Delhi. Shah Jehan qui le créa n'eut probablement à y ménager aucun édifice antérieur et il présente une majestueuse unité. Au sortir de la nef dont nous avons parlé on débouche sur une vaste place, propre aux évolutions et aux carrousels, au centre de laquelle s'élève le pittoresque Nakar-Khana, monumentale tribune de grès rouge où, cinq fois le jour, rapporte le voyageur Bernier, jouaient les musiciens du Padischah. Dans le fond, le Diwan-i-Am dresse les colonnes de son ample portique, ouvert sur trois côtés et dont le quatrième s'évide au centre en une sorte de grande niche. Elle s'ouvre de plain pied sur un trône que porte un piédestal de marbre (ses bas-reliefs de fleurs font penser à certains décors de vases Louis XIV à Versailles) couronné d'une balustrade très basse et d'un dais porté par quatre colonnes qui rappelle une forme rajpoute, renouvelant sans doute elle-même un très ancien modèle de toit en bambous courbés.

Tout cela est couvert de ces incrustations de matières précieuses dont des artistes européens, assure-t-on, apportèrent à la cour de Shah Jehan l'art emprunté à Florence. Lapis, jaspe, héliotrope, chalcedoine, cornaline, agathe, onyx, marbres divers, jade, turquoise, néphrite, beryl, ont jonché les marbres blancs des monuments de Shah Jehan de leurs motifs féeriques de fleurs et d'entrelacs. S'il manque à ce style décoratif « la beauté intellectuelle de l'ornement grec », du moins on doit y reconnaître une richesse et un éclat incomparables, une autre abondance, une plus riante sensualité. Sans compter que maints tympans d'arcades présentent des enroulements végétaux ou conventionnels d'une exquise élégance de lignes en plus du magique et divers coloris dont les surfaces immaculées du marbre qui les baigne se réjouissent dans leur pureté.

Le goût des gemmes caractérisa de tout temps les empereurs mogols. Akbar, au chevet de sa pierre funèbre, sur la dernière terrasse du mausolée de Sikandra, fit poser sur une colonnette de marbre chantourné, un diamant extraordinaire, le Kohi-Noor (que Nadir Shah devait emporter à Téhéran, moins de deux siècles plus tard), comme une offrande au soleil. A l'avènement des monarques on promenait autour de leurs têtes des coupes pleines de pierreries qu'on distribuait ensuite aux courtisans. Chez Shah Jehan ce goût

devint une passion. Il en résulta ce légendaire Trône des Paons, évalué, par un orfèvre français contemporain, à cent cinquante



LE DIWAN-I-KHAS (PALAIS DE DELHI)

millions, et qui ne devait point offrir une image banale de la royauté entre sa plate-forme et son dais d'or massif, sur le fond prestigieux des plumages de rubis, de saphirs et d'émeraudes, sous ses parasols

de velours cramoisi brodés et frangés de perles. Au milieu de ces splendeurs, le maître, couvert lui-même de bijoux inestimables sur ses vêtements blancs, apparaissait tel que le montrent les vieilles miniatures persanes, le front ceint d'un halo à peine imaginaire et respirant une fleur.

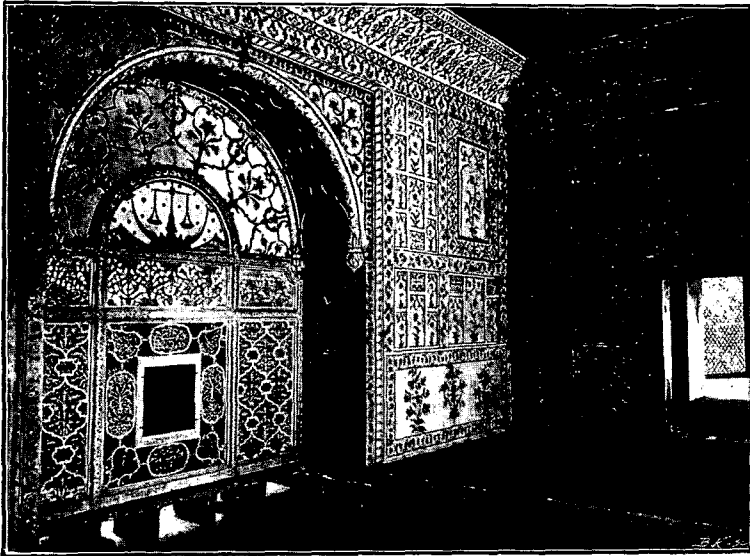
La solennité hebdomadaire du Amkhas déroulait devant le portique à colonnes du Diwan-i-Am des processions de soldats, de danseuses et d'animaux de combat. Je me suis amusé à noter sur un manuscrit enluminé de la belle bibliothèque d'Alwar en Rajputana quelques détails d'un cortège de ce genre où l'empereur figure lui-même et qui peut représenter un départ en campagne ou l'exode annuelle vers le Kashmir.

C'est d'abord une ligne d'éléphants caparaçonnés de colliers en griffes de tigre montées en argent et de sonnettes, puis des bannières vertes que suivent des chameaux timbaliers; d'autres éléphants encore, sur lesquels des porteurs arborent des enseignes dorées : des parasols, des soleils, des mains, des poissons. Les derniers éléphants ne portent que des *howdahs* vides; les suivent : un orchestre de saquebutes, des pièces d'artillerie attelées, de nouveaux éléphants à *howdahs* dorées, des massiers, des porteurs de carquois à javelots et d'armes à feu; l'empereur sur un éléphant énorme, son porteur de houkah devant et celui d'éventail derrière, des hommes à longs cheveux du type afghan, des dignitaires sur des éléphants, le zenana dans des *ekkas* (palanquins à deux roues) dorées traînées par des bœufs blancs, des cavaliers...; l'énumération serait trop longue.

Mais les cérémonies du Diwan-i-Khas l'emportaient probablement comme raffinement de luxe plus intime. Le monument, portique de marbre blanc ouvert sur les quatre faces, en témoigne par sa richesse plus exquise dans ses dimensions moins imposantes. Ce n'est plus de grès rouge que sont les colonnes et les arcades, mais de marbre pur.

Le Diwan-i-Khas d'Agra, moins célèbre que celui de Delhi, montre peut-être une grâce plus épurée. Les restaurations y atténuent leur maladresse. Il reste un souvenir presque parfait de sa décoration intérieure. S'il s'ouvre du haut de son socle de marbre sur la terrasse du Trône Noir par des arcades décalobées que portent des colonnes jumelles, on aperçoit au delà, dessinant des alcôves et des portes, le bel arc mogol, celui de la grande époque, dont nulle recherche d'élégance ni de richesse n'a déformé le galbe encore. Ces alcôves, les plus délicates sculptures en revêtent les parois au

bas desquelles règne un dé de fleurs incrustées réparues également au tympan des arches. Au-dessus, des fenêtres de même forme ont des réseaux de marbre ajouré, non plus suivant un patron purement géométrique, mais en rinceaux qui font penser à une orfèvrerie de Cellini. Le reste des murs ne varie sa superficie que de rectangles simples où s'inscrit en bas-relief l'inévitable petite arcature persane étranglée en col d'amphore, qui, parfois ailleurs, creusée assez profondément pour former niche, s'évide dans les appartements des reines en retraits profonds où l'on gardait les bijoux ou les voiles



APPARTEMENT DES BEGUMS (PALAIS DE DELHI)

souples et dont l'orifice étroit ne laisse pénétrer qu'une main et qu'un bras de femme. Cela suppléait aux meubles : seuls des tapis et des coussins ornaient ces salles fraîches.

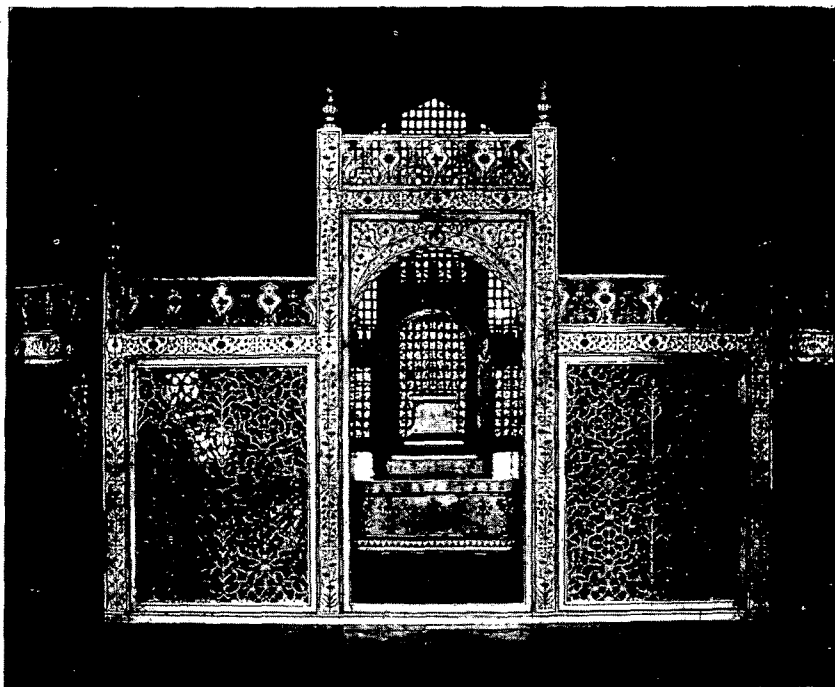
A Delhi, le Diwan-i-Khas dresse sa masse aérienne aux larges auvents de marbre inclinés, dominée par quatre clochetons, entre une cour intérieure et le rempart qu'il couronne et d'où ses baies fermées de pierre ciselée dominant le cours de la Jumna, son lit trop large et l'opulence des jardins riverains, poudreux et dévastés aujourd'hui. Appuyez-vous contre cette balustrade et, tournant le dos à l'horizon, laissez errer vos regards à travers les piliers carrés allégés des quatre colonnettes qui les flanquent, la merveille des arcs décalobés (les plus petits à six lobes) aux arêtes en tranchant de hache, qu'une recherche heureuse divise dans le sens de l'épais-

seur en trois sections, dont celle du milieu en retrait. La multiplication de ces arêtes et de ces angles aigus sur des plans différents découpe avec une grâce hardie, imprévue, souverainement légère et somptueuse, les pans de perspective apparus entre les colonnes : ciel cru, feuillages pâles ou plafond rutilant. Ce plafond, naguère d'argent massif, dont les plaques alourdirent le butin de Nadir-Shah, Tavernier l'évaluait à vingt-six millions de notre monnaie. Il a été remplacé par un autre de bois. La décoration de l'ensemble unit le marbre, l'or et les pierres fines. Les reliefs sont dorés, dorés les chapiteaux étroits des piliers. Le profil familier de l'arcature en col d'amphore, enrichi par une fantaisie florale inédite, encadre d'or les dahlias, les tulipes, les digitales ou les ancolies qui déploient avec un appareil quasi héraldique, leurs calices de sardoine et leurs feuilles de malachite. Rien n'égale le charme des vieux ors sur le marbre. Il s'y évoque le mystique enlacement des rayons et des météores, la magie des couchants sur les neiges, les fêtes les plus divines de la lumière et de l'éther.

Or, ici, malgré l'horreur des badigeons, la crudité des dorures modernes, les bicoques entr'aperçues dans les intervalles des piliers ou des arbres, l'illusion renaît d'un des lieux où le rêve de l'ambition comblée, le vœu du despotisme artiste, la jouissance de la vie parmi la plus enivrante fortune de réalisation permise, se sont le plus passionnément exaltés. Et l'on arrive sans effort à l'état d'âme que manifeste la célèbre inscription persane de cet unique monument : « *S'il est un paradis sur terre, le voici, le voici !* »

À droite du Diwan-i-Khas, on trouvait le Harem ; à gauche, les Bains. De l'un aux autres, à travers les appartements privés de l'empereur et des begums, un canal d'eau vive porte en ligne droite, parallèle au rempart, son gage de fraîcheur murmurante sans lequel nulle volupté d'Orient ne se croirait achevée. Peu profond, aisé à franchir pour des pieds nus, il file à découvert, sauf sous le Diwan-i-Khas, où le cachent des dalles à travers lesquelles il élevait jusqu'au souverain en arroi son bruit de source lointaine. L'eau luisante et mouvante complète délicieusement la transparence et le poli du marbre. Comme la neige, le marbre est pétri de cristaux innombrables ; comme le marbre qui glisse, l'eau fuit, diaphane et pure à l'envi, doublant d'un reflet qui est une caresse l'image et la séduction de sa coupe. L'eau mire des plafonds ciselés, des murs chatoyants, des grilles d'albâtre à rehauts d'or, s'égare dans les jardins sous des fleurs animées, s'épanche en nappes d'argent

devant des niches garnies de lampes, où elle s'avive d'un nouvel enchantement au sortir des fraîches ténèbres jalouses : celui de la lumière. Ici, elle noue autour du bain des bégums un canal où les incrustations ondulées imitent le balancement des herbes, la fuite des poissons, tandis qu'au centre de la même pièce, elle chante dans une vasque qu'elle semble avoir ciselée elle-même, tant le marbre s'y ride comme le sable dans les conques des plages au reflux en



TOMBES DE L'EMPEREUR SHAH JEDAN
ET DE L'IMPÉRATRICE MUMTAZ-MAHAL DANS LE TAJ-MAHAL, A AGRA

lacs de jaspes pâles, à moins qu'il ne s'évide, pareil au moule abandonné de quelque lotus fossile. Plus loin, on donnait au mobile élément des réservoirs de jade dont des pierres de bon augure décoraient les margelles : rubis, diamants, escarboucles, et ces turquoises de la vieille roche dont la mine est perdue. L'eau, le jade, la chair vivante..., triple féerie de volupté!

Alors, comme des Narcisses exaltés par leur propre contemplation, les beaux marbres s'émeuvent, parlent. On lit ceci au mur du Khwabgah' qui fait pendant au Hammam, de l'autre côté du

1. Maison des rêves, la chambre à coucher de l'empereur.

Diwan-i-Khas : « Célébrons ce jardin de Haiyut Baksh, qui est dans le palais comme une lampe dans une assemblée, et ce pur canal dont l'eau limpide est comme un miroir pour tout être qui voit, et, pour le sage, dévoile le monde mystérieux, et les cascades dont chacune, peut-on dire, est la blancheur du matin ou bien une tablette dérobée aux secrets du destin. » Ainsi, l'eau, magicienne déjà, devient initiatrice, au comble de ses sortilèges ; elle prête son âme à ces magnificences qu'on pourrait juger barbares, elle répand dans ce décor de sensualité trop facile un peu de ce hautain souci, de cette tristesse voluptueuse, où le fruste appétit de la puissance ou du baiser s'ennoblit d'une aspiration infinie.

Nous ne décrirons pas minutieusement les « petits appartements » de Delhi ou d'Agra. Les illustrations ci-jointes tâcheront d'en donner une idée suffisante. Ici comme là, des tours de forteresse s'épanouissent en kiosques ciselés à noms de fleur, telle cette tour du Jasmin où résidait la sultane favorite et dont les grès massifs et les marbres frères représentent assez bien les deux aspects du despotisme. Ici comme là, des pavillons à colonnes s'ouvrent sur des enclos comme cet Anguri-Bagh (Jardin des vignes), cloître adorable, illustre dans toutes les légendes d'Hindoustan et dont les violettes sont toujours odorantes. Des marbres translucides, une fleur peinte dessus, ferment des fenêtres carrées. Parfois, des stucs persans s'incrument de fragments de miroir. Des dômes d'or couvrent des galeries aux treillis de pierre qu'un boulet égaré a déchirés par endroits. Des viviers, des citernes à galerie se creusent. Des souterrains infestés de cobras rayonnent vers la campagne.

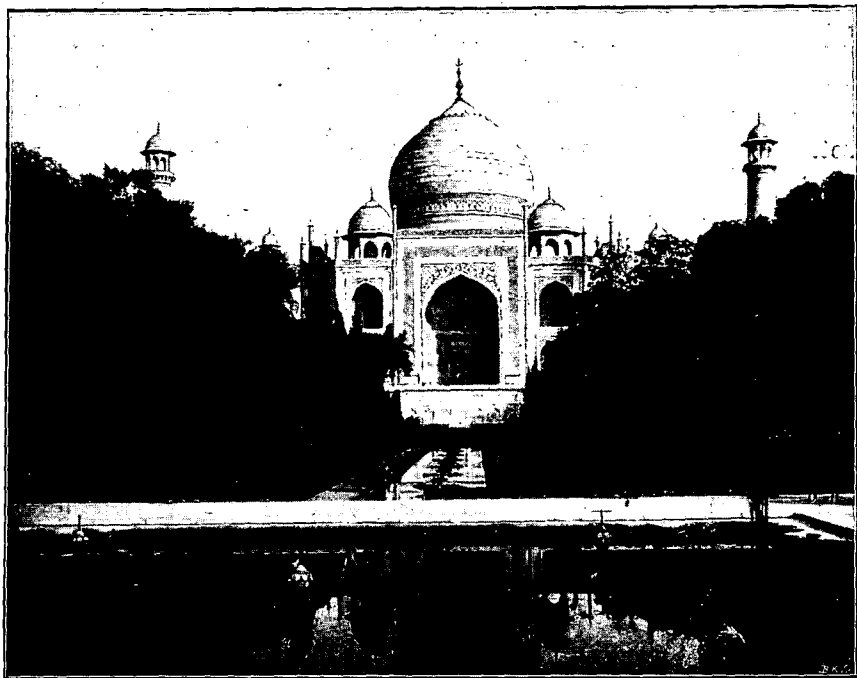
On ne saurait oublier non plus les mosquées, les unes simples chapelles privées du monarque ou des reines, l'autre le Moti-Musjid (Mosquée-Perle) d'Agra, plus grande, et qui demeure non seulement l'œuvre architecturale la plus parfaite peut-être que les Mogols nous aient laissée, mais la preuve éclatante de leur aptitude, nécessaire à tout art accompli, à manifester de la beauté par la seule éloquence de la ligne et de la matière pures. La noblesse, la chasteté souveraine de ces marbres nus qui n'empruntent aucun décor postiche, font de ce temple éthéré un lieu de prière élu entre tous ceux de la terre.

Il y a quelque chose de plus intense dans l'impression mystique de ces arceaux dentelés, de ces perspectives blanches et bleuâtres que dans l'envolée des perpendiculaires gothiques.

La sensation du divin que donnent les gigantesques pagodes

Tammoules, les plus vastes du monde, paraît confuse, extravagante, bourbeuse à côté de la ferveur qui se dégage de cet acte de foi et de grâce taillé dans la substance la plus parfaite qu'aient élaborée les feux intérieurs.

La sérénité du temple grec même n'a point cette passion pétrifiée dans de la beauté. L'un accueille la divinité née du jeu des phénomènes, des nuées, des flots et des vents, éclore du mythe originel



LE TAJ-MAHAL, A AGRA

sans plus de peine que la fleur du bourgeon, l'autre pour qui la divinité est l'inconcevable, l'appelle, l' imagine, en un rêve de pierre fervente. C'est la différence de la joie au ravissement. Qu'on n' imagine pas cependant quoi que ce soit de tendu ni de douloureux dans la sensation que donne la Perle des mosquées. La première émotion est plutôt de paix et de sérénité. Ce n'est que plus tard que devient sensible l'ardeur qu'y pourrait atteindre la méditation épurée du fidèle. Une vibration du métal chauffé à blanc fait courir alors ses ondes sur ces marbres. Puis tout s'apaise de nouveau : le sanctuaire est vivant, une âme mystérieuse y palpète entre la félicité et l'extase....

Le mausolée élevé par Shah Jehan à l'impératrice Mumtaz-Mahal (l'Orgueil du Palais), est assurément l'édifice le mieux connu et le plus glorifié de l'Inde. Cette tombe de marbre blanc, qui porte à la même hauteur que notre Panthéon son dôme aérien au-dessus des eaux qui la mirent et s'élève comme une apparition des sombres feuillages d'un jardin clos, rassemble les associations les plus émouvantes de la gloire, de la beauté, de l'amour et de la mort. Des artistes, irrités de l'entendre comparer au Parthénon, l'ont accusée de mièvrerie, de froideur officielle. Des poètes, en revanche, ont déliré d'admiration. Il semble bien qu'elle défie le jugement et déconcerte également comparaison, critique et louange. Un jour, le Tâj aura cessé de fournir des morceaux de bravoure aux globe-trotters frottés de littérature; mais sera-t-il jamais classé, rangé dans le calme, un peu morne, Olympe des chefs-d'œuvre? Je l'ignore. On en lira ailleurs d'abondantes descriptions. Mais quelque chose de sa beauté, l'esprit chaste et tendre de son génie, demeure inimitable. Phrases, couleurs, contours, tout le trahit. Entre la sécheresse et le lyrisme, l'émotion s'évade. Laissons donc l'homme d'action prier ces beaux marbres de rafraîchir son front, ses fièvres; l'esthète y rêver l'adolescence merveilleuse de quelque Messie de beauté, Ion de ces parvis barbares; l'artiste, parmi la pénombre intérieure des doubles treillis de marbre, apaisant la lumière jusqu'aux mausolées, y épeler la poésie des épitaphes, tandis que les hauteurs du dôme s'emplissent de musique, inquiétude éternelle d'échos qui ne reposent point.

Et recommandons simplement, avec l'auteur de l'excellent guide Murray, de visiter fréquemment le Tâj et ses jardins, notamment à l'aube, au clair de lune et au déclin du jour. C'est à cette dernière heure peut-être qu'il s'exprime le plus complètement. Du haut de la mosquée de droite (deux mosquées en effet flanquent l'enceinte du jardin) la vue embrasse un noble paysage. Entre le jardin et le fleuve, la masse de marbre immaculé prend des tons de miel et d'ambre, les lignes du dôme et des cyprès se caressent au couchant, comme en la volupté consciente de leur mystère et de leur harmonie. Chaque objet revêt son fantôme. Dominant la masse empourprée du Fort à l'horizon, on découvre les trois dômes de la Moti-Musjid, deux palmiers qui penchent. La rivière est rose et bleue. Dans le dessein de Shah Jehan, un pont monumental devait la franchir à cet endroit, unissant le Tâj à un autre mausolée d'égale splendeur, où l'empereur eût reposé lui-même.

Mais on ne voit, à la place d'un si beau songe, qu'une grève plate où de grosses tortues sont échouées à demi, des cailloux qu'arpenne un pluvier. Et rien n'unit les rives du fleuve, que parfois un vol de perruches vertes qui file à toucher l'eau, flèches d'émeraude volées au carquois d'or du crépuscule, message du Désir au Néant par-dessus l'eau qui passe¹.

ROBERT D'HUMIÈRES

1. Nous n'avons pas parlé de la mosquée de Wazir-Khan, à Lahore. Avec ses faïences *nakkashi*, elle se rattache trop évidemment à l'art persan pour trouver place dans cette étude. Elle n'en demeure pas moins un des plus pittoresques édifices de l'Inde.

